

COLLECTION

D'HISTOIRES COMPLÈTES

DE TOUS

LES ÉTATS EUROPÉENS.

A

HISTOIRE D'ITALIE

JUSQU'À NOS JOURS,

PAR LE DOCTEUR HENRI LEO,

PROFESSEUR D'HISTOIRE À L'UNIVERSITÉ DE HALLE;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE DE NOTES DEPUIS LE MILIEU DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR M. DOCHEZ.

—
TOME TROISIÈME.



PARIS,
PARENT-DESBARRES, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N° 48.

—
1839.

HISTOIRE D'ITALIE.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE D'ITALIE JUSQU'AU COURONNEMENT DE CHARLES V
COMME EMPEREUR ROMAIN, LE 24 FÉVRIER 1530.

§ I^{er}. *Jusqu'à la bataille de Pavie en 1525.*

La mort de Léon X donna aussitôt à la guerre un autre caractère ; car les cardinaux de' Medici et Schinner quittèrent sans délai l'armée papale-impériale, dont les opérations ne pouvaient avoir lieu que par leur impulsion et par l'argent de Léon. Il fallut maintenant congédier tous les soldats allemands, à l'exception de quinze cents, et les troupes de Florence retournèrent en Toscane (1). Le manque d'argent dans l'armée française put seul empêcher l'expulsion de l'armée papale-impériale de la Lombardie.

Pendant qu'on laissait interrompus les plans de Léon dans l'Italie du nord, les avantages qu'il avait obtenus dans les États de l'Église contre de puissants vassaux, se trouvaient aussi entièrement perdus. Les fils de Baglioni décapité, Horazio et Malatesta, adoptèrent rapidement les vues du duc pros- crit d'Urbino, lorsque celui-ci, qui vivait à cette époque dans le pays de Vérone, leur communiqua son plan pour reconquérir sa domination, et pour les faire rentrer à Pe-

rugia. Ils trouvèrent des secours auprès d'Alfonso de Ferrare, surtout en artillerie, et réunissant une troupe de quelques centaines de cavaliers et de quelques milliers de fantassins à leur solde, ils se rendirent dans le pays d'Urbino, où ils ne rencontrèrent de résistance que dans les districts devenus florentins (1). Perugia aussi, après avoir été défendue pour la forme par Vitello de' Vitelli, revint aux Baglioni, le 5 janvier 1522.

La haine qu'inspirait le fils de Giulio de' Varani, favorisé par Léon X, et décoré par ce pape du titre de duc, fut cause que le duc d'Urbino l'expulsa aussi, et donna son appui à l'un de ses jeunes parents, Gismondo

(1) Voyant que le peuple était plus dévoué aux Baglioni qui attaquaient, qu'au cousin, Gentile de' Baglioni, qui leur était opposé dans la ville, Vitello craignit de ne pouvoir se maintenir. Mais il ne pouvait aucunement être guidé, ainsi que le dit Sismondi, par le désir de rétablir le pouvoir des Baglioni ; car il aurait aussi atteint ce but en rétablissant Gentile dans la position de sa maison.

(1) Sismondi, vol. xv, p. 8.

de' Varani (1), pour l'aider à s'emparer de la seigneurie. Le Malatesta Gismondo (fils de Pandolfo) fut ramené quelque temps après à Rimini par les partisans de sa maison, et, afin de rattacher à lui les intérêts de tous ces petits seigneurs, le duc d'Urbino avait cherché à faire rentrer aussi Lattanzio de' Petrucci à Sienne (2); mais ce projet avait échoué, principalement parce que les Florentins, c'est-à-dire le parti des Medici qui régnait, y furent trop opposés, et qu'ils soutenaient les autorités de Sienne.

Tous ces événements dans le midi de ses domaines, ainsi que le triste état de l'armée ennemie dans la Lombardie, permirent à Alfonso de Ferrare, qui non-seulement avait été expulsé de Finale et de S.-Felice, mais qui avait aussi perdu Bondeno, et du côté de la Romagne Lugo, Bagnacavello, Cento et Pieve, la Gorfagnana et Frignano, de reprendre en peu de temps tous ces points qui lui avaient été enlevés, à l'exception de Cento, qui fut bien défendu par les Bolognais.

Tandis que les impériaux et les Français se tenaient presque entièrement tranquilles en campagne, les deux partis se faisaient une guerre d'autant plus active dans le conclave commencé le 26 décembre : les Français voulaient avoir pour pape le cardinal Soderini; mais les impériaux, surtout parce qu'ils avaient à leur tête le cardinal de' Medici, qui était déterminé par les intérêts de sa maison, désiraient celui-ci ou le cardinal Pompeo della Colonna. La désunion de cette dernière fraction fut la seule cause de son peu de succès, et donna de l'espoir au parti français; mais, lorsque Adrien d'Utrecht (3), fils d'un bourgeois de cette ville, qui avait étudié à Louvain, et enseigné plus tard Charles V dans son enfance, qui était devenu ensuite évêque de Tortose,

et avait été souvent employé dans les affaires publiques; lorsque cet homme, qui était conseiller du roi, et qui avait été revêtu de la pourpre par Léon X dans une grande promotion de cardinaux (1), obtint une voix le 9 janvier, tous les suffrages se fixèrent aussitôt sur lui, à cause d'intérêts divers, mais principalement parce qu'on le savait libre de préoccupations politiques en Italie, et de tout engagement de famille, circonstance importante à cette époque dans la Péninsule.

Comme Adrien, ce *pontifice barbaro*, qui conserva son nom de baptême sur le trône, ne se trouvait pas sur les lieux, et que son arrivée fut retardée jusqu'à la fin d'août, il y eut un gouvernement provisoire, qui prit pour modèle, ainsi que le dit fort bien Sismondi, les institutions des villes (2). Mais il était naturel que ce mode de gouvernement augmentât plutôt les désordres dans les États de l'Église; l'on comprend que ce fut pendant sa durée qu'eurent lieu toutes les petites révolutions mentionnées plus haut.

A Florence, un parti républicain avait été tenté de renverser l'autorité du cardinal de' Medici, qui revint dans la ville le 21 janvier; les conjurés avaient déjà obtenu l'assentiment et l'appui de la France, du duc d'Urbino et des Baglioni; ils avaient à leur tête un neveu du cardinal Soderini, Giambattista de' Soderini; mais les manières pleines de douceur du cardinal, l'espoir qu'il fit

(1) *Sleidani Commentariorum de statu religionis et reipublicæ Carolo V Cæsare libri xxvi* (Francof., 1610), p. 72 et 73. — Cette élection précipitée fut sans doute décidée par la crainte qu'avait le cardinal de' Medici, que les révolutions des villes et territoires des États de l'Église ne s'étendissent jusqu'en Toscane.

(2) « Avevano (les cardinaux) statuito che ciascun mese si governassero le cose per tre cardinali sotto nome di priori (on tirait au sort ces cardinaux; ils logeaient au Vatican, et étaient investis, pendant la durée de leurs fonctions, de tout pouvoir civil et militaire, comme le pape aurait pu l'être), l'uffizio dei quali era congregare gli altri e dare spedizione alle cose determinate. » Guicciardini, p. 93.

(1) Le fort de Camerino resta toutefois fidèle à Giovan Maria, lorsqu'il se sauva à Aquila. Guicciardini, p. 83.

(2) Les deux fils de Pandolfo, Borghèse et Fabio, n'osaient pas quitter Naples; sans quoi le duc eût mis le premier à la tête du pouvoir.

(3) Son nom de famille était Van Trusen.